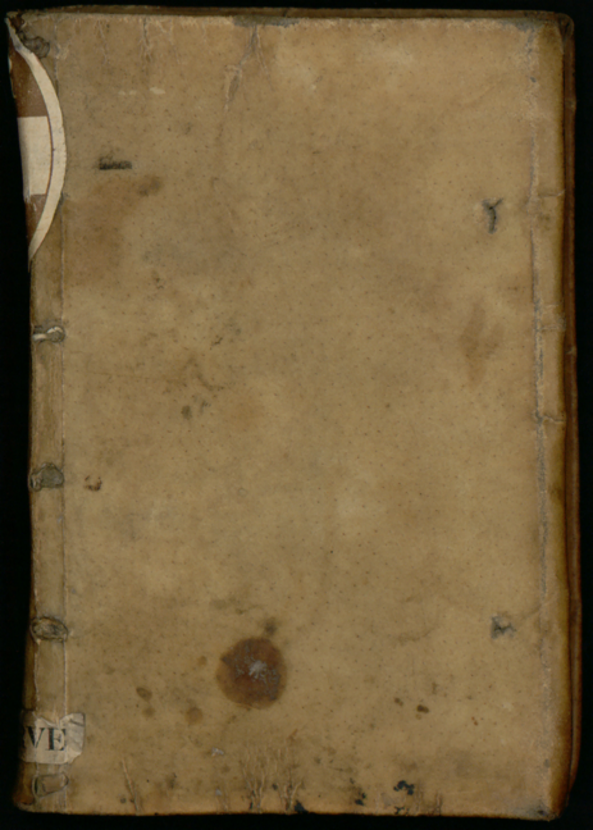
...mis sarmer pour res...
...u aute & tirannie




VE

1re édition : Bâle
1575

NB. à la fin du present
volume : Vive
description de
la tyrannie &c.

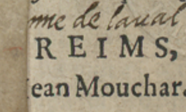
ESOLVTION
IRE ET FACI-
question tant de fois
a prise des armes par
eurs:

Ste genevieve Paris.

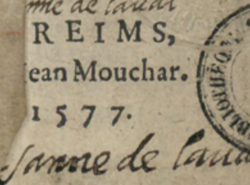
EST MON-

1752.

nnes raisons, tirees de
diuin & humain: qu'il
& licite aux Princes,
& peuple inferieur, de
our s'opposer & resister
té & felonnie du Prin-
ur, voire mesme neces-
le deuoir duquel on est
ys & Republique.



REIMS,
Jean Mouchar.
1577.



Reserve
R Sup[...]

1re édition
15[...]

N.B. à la fin du [...]
volume:
descri[...]
la ty[...]

VIVE DESCRIPTION DE LA TYRANNIE, & des Tyrans,

AVEC LES MOYENS de se garentir de leur ioug.

Cicero Philipp. 13.
Quem discordiæ, quem cædes ciuium, quem bellum ciuile delectat, eum ex numero hominum eiiciendum, ex finibus humanæ naturæ censeo exterminandum.

A REIMS,
Par Iean Mouchar.
1577.

DE LA TYRANNIE, & des Tyrans,

Auec les moyens de se garentir de leur ioug.

D'*Auoir plusieurs Seignenrs aucun bien ie ne voy. Qu'vn sans plus soit le maistre, & qu'vn seul soit le Roy,* ce dit Vlysse eñ Homere, parlant en public. S'il n'eust dit, sinon

D'auoir plusieurs Seigneurs aucun bien ie ne voy, cela estoit tant biẽ dit que rien plus. Mais au lieu que pour parler auec raison, il faloit dire, que la dominatiõ de plusieurs ne pouuoit estre bõne, puis que la puissance d'vn seul, deslors qu'il prend ce tiltre de Maistre, est dure & desraisonnable : il est allé

adiouſter tout au rebours,

Qu'vn ſans plus ſoit le maiſtre, & qu'vn ſeul ſoit le Roy.

Toutesfois à l'auanture il faut excuſer Vlyſſe, auquel poſſible lors il eſtoit beſoin d'vſer de ce langage, & de s'en ſeruir pour appaiſer la reuolte de l'armee, conformant (ie croy) ſon propos plus au temps, qu'à la verité. Mais à parler à bon eſcient, c'eſt vn extreme mal heur, d'eſtre ſuiet à vn maiſtre, duquel on ne peut eſtre iamais aſſeuré qu'il ſoit bon, puis qu'il eſt touſiours en ſa puiſſance d'eſtre mauuais quand il voudra. Et d'auoir pluſieurs maiſtres, c'eſt autant que d'auoir autant de fois à eſtre extrememẽt mal heureux. Si ne veux-ie pas pour ceſte heure debatre

debatre ceste question tant pourmenee, asauoir si les autres façons de Republiques sont meilleures que la Monarchie. A quoy si ie voulois venir, encores voudrois-ie sauoir, auant que mettre en doute, quel rang la Monarchie doit auoir entre les Republiques, si elle y en doit auoir aucun: pource qu'il est mal-aisé de croire, qu'il y ait riẽ de public en ce gouuernemẽt, ou tout est à vn. Mais ceste question est reseruee pour vn autre tẽps, & demanderoit bien son traité à part: ou plustost ameneroit quant & soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup ie ne voudrois sinon entendre, S'il est possible, & comme il se peut faire, que tant

d'hommes, tant de bourgs, tãt de villes, tant de nations, endurent quelques fois vn Tyrã ſeul, qui n'a puiſſance, que celle qu'on luy donne: qui n'a pouuoir de leur nuire, ſinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer, qui ne ſauroit leur faire mal aucun, ſinon lors qu'ils aimẽt mieux le ſouffrir, que luy cõtredire. Grand choſe certes, & toutesfois ſi commune, qu'il s'en faut de tant plus douloir, & moins esbahir, de voir vn million de millions d'hommes ſeruir miſerablement, ayans le col ſous le ioug, non pas contrains par vne plus grande force, mais aucunement (ce ſemble) enchantez & charmez par le ſeul nom d'vn, duquel ils ne doiuent ny craindre la puiſſance, puis qu'il

eſt ſeul,ny aimer les qualitez, puis qu'il eſt en leur endroit inhumain & ſauuage. La foibleſſe d'entre nous hommes eſt telle. Il faut ſouuent que nous obeyſſions à la force, il eſt beſoin de temporiſer, on ne peut pas touſiours eſtre le plus fort. Donc ſi vne nation eſt contrainte par la force de la guerre de ſeruir à vn, comme la cité d'Athenes aux trente tyrans, il ne ſe faut pas esbahir qu'elle ſerue, mais ſe plaindre de l'accidẽt, ou biẽ pluſtoſt ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, & ſe reſeruer à l'aduenir à meilleure fortune. Noſtre nature eſt ainſi, que les communs deuoirs de l'amitié emportent vne bonne partie du cours de noſtre vie. Il eſt

raiſonnable d'aimer la vertu, d'eſtimer les beaux faicts, de conoiſtre le bien d'où l'on l'a receu, & diminuer ſouuent de noſtre aiſe, pour augmenter l'hõneur & auantage de celuy qu'on aime, & qui le merite. Ainſi donc, ſi les habitans d'vn pays ont trouué quelque grãd perſonnage, qui leur ait monſtré par eſpreuue vne grande preuoyance pour les garder, grande hardieſſe pour les defendre, vn grand ſoin pour les gouuerner: ſi de là en auant ils s'appriuoiſent de luy obeir, & s'en fier tant, que de luy donner quelques auantages, ie ne ſçay ſi ce ſeroit ſageſſe: de tãt qu'õ l'oſte de là où il faiſoit bien, pour l'auancer en lieu, où il pourra mal faire. Mais certes ſi ne pourroit il

faillir d'y auoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy, duquel on n'a receu que bien.

Mais ô bon Dieu, que peut estre cela? Comment dirons-nous que cela s'appelle? Quel malheur est cestuy là?Ou quel vice,ou plus tost quel malheureux vice,voir vn nombre infini, nõ pas obeyr,mais seruir, non pas estre gouuernez, mais tyrannisez, n'ayans ni biens, ni parẽs,ni enfans,ni leur vie mesme,qui soit à eux.Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, nõ pas d'vne armee, non pas d'vn camp barbare,cõtre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie deuant,mais d'vn seul:nõ pas d'vn Hercules, ne d'vn Samson, mais d'vn hommeau, & le plus souuent

du plus lasche & feminin de la nation:non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encore à grād'peine au sable des tournois: nō pas qui puisse par force cōmander aux hommes, mais tout empesché de seruir vilement à la moindre femmelette. Appellons nous cela lascheté? Dirons-nous, que ceux-là qui seruent, soyēt couards & recreus? Si deux, si trois, si quatre, ne se defendēt d'vn, cela est estrange, mais toutefois possible. Biē pourra lō dire lors à bō droit, que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille, endurēt d'vn seul, ne dira-on pas, qu'ils ne veulēt point, qu'ils n'osent pas se prendre à luy, & que c'est non couardise, mais plustost mespris & desdain? Si lon

voíd, non pas cent, non pas mille hõmes, mais cẽt pays, mille villes, vn million d'hõmes, n'assaillir pas vn seul, duquel le mieux traitté de tous en reçoit ce mal d'estre serf & esclaue: comment pourrons-nous nommer cela? Est-ce lascheté? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuuent passer. Deux peuuent craindre vn, & possible dix: mais mille, mais vn million, mais mille villes, si elles ne se defendent d'vn, cela n'est pas couardise, Elle ne va point iusques là, non plus que la vaillãce ne s'estend pas, qu'vn seul eschelle vne forteresse, qu'il assaille vne armee, qu'il conquiere vn Royaume. Donques quel mõstre de vice est ce-cy, qui ne merite pas

encore le tiltre de couardiſe? qui ne trouue de nom aſſez vilain, que Nature deſaduouë auoir fait, & la lãgue refuſe de le nommer? Qu'on mette d'vn coſté cinquante mille hõmes en armes, d'vn autre autãt: qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à ſe ioindre, les vns libres combatans pour leur frãchiſe, les autres pour la leur oſter: auſquels promettra-on par cõiecture la victoire? leſquels pẽſera-on qui plus gaillardement iront au cõbat, ou ceux qui eſperẽt pour guerdon de leur peine l'entretenemẽt de leur liberté, ou ceux qui ne peuuent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoiuẽt, que la ſeruitude d'autruy? Les vns ont touſiours deuãt leurs yeux le bonheur

de

de leur vie paſſee, l'attente de pareil aiſe à l'aduenir. Il ne leur ſouuient pas tant, de ce qu'ils endurẽt ce peu de tẽps que dure vne bataille, cõme de ce qu'il cõuiendra à iamais endurer à eux, à leurs enfans, & à toute la poſterité. Les autres n'õt riẽ qui les enhardiſſe, qu'vne petite pointe de conuoitiſe, qui ſe rebouche ſoudain cõtre le dãger, & qui ne peut eſtre ſi ardẽte, qu'elle ne ſe doyue, & ſemble eſtaindre par la moindre goutte de ſang, qui ſorte de leurs playes. Aux batailles tant renommees de Miltiade, de Leonide, de Themiſtocles, qui ont eſté dõnees deux mille ans a, & viuent encores auiourd'huy auſſi freſches en la memoire des liures & des hommes, comme ſi c'euſt eſté

l'autre hier, qu'elles furẽt dõnees en Grece, pour le biẽ de Grece, & pour l'exemple de tout le monde: qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoyent les Grecs, nõ le pouuoir, mais le cœur de soustenir la force de tãt de nauires, que la mer mesme en estoit chargee? de desfaire tãt de natiõs qui estoyẽt en si grãd nõbre, que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny s'il eust falu des Capitaines aux armees des ennemis? Sinon qu'il semble qu'en ces glorieux iours là ce n'estoit pas tãt la bataille des Grecs cõtre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, & de la franchise sur la conuoitise.

C'est chose estrãge, d'ouyr par-

ler

ler de la vaillance, que la liberté met dãs le cœur de ceux qui la defendent. Mais ce qui se fait en tous pays, par tous les hõmes, tous les iours, qu'vn homme seul mastine cẽt mille villes, & les priue de leur liberté: q̃ le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouyr dire, & non le voir? Et s'il ne se voyoit qu'en pays estranges, & lointaines terres, & qu'õ le dist, qui ne penseroit que cela fust plustost feint & cõtrouué, que nõ pas veritable? Encores ce seul Tyran, il n'est pas besoin de le cõbattre, il n'est pas besoin de s'ẽ defendre: il est de soy mesme desfait, mais que le pays ne consente à la seruitude. Il ne faut pas luy rien oster, mais ne luy dõner rien. Il n'est point besoin que le pays se mette

en peine de faire riẽ pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien cõtre soy. Ce sont donc les peuples mesmes, qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis qu'en cessant de seruir ils en seroyẽt quittes. C'est le peuple qui s'asseruit, qui se couppe la gorge: qui ayant le chois d'estre suiet, ou d'estre libre, quitte sa franchise, & prẽd le ioug qui cõsent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouurer sa liberté, ie ne l'en presserois point: combien que ce soit ce que l'homme doit auoir plus cher, que de se remettre en sõ droit naturel: & par maniere de dire, de beste reuenir à hõme. Mais encores ie ne desire pas en luy si grãde hardiesse.

ſe. Ie ne luy permets point, qu'il aime mieux vne ie ne ſçay quelle ſeureté de viure à ſon aiſe. Quoy? ſi pour auoir la liberté, il ne luy faut que la deſirer: s'il n'a beſoin que d'vn ſimple vouloir, ſe trouuera-il nation au monde, qui l'eſtime trop chere, la pouuant gaigner d'vn ſeul ſouhait? & qui plaigne ſa volonté à recouurer le biẽ, lequel on deuroit racheter au pris de ſon ſang? & lequel perdu, tous les gens d'honneur doyuent eſtimer la vie deſplaiſante, & la mort ſalutaire? Certes tout ainſi cõme le feu d'vne petite eſtincelle deuiẽt grãd, & touſiours ſe rẽforce, & plus il trouue de bois, & pl⁹ eſt preſt d'ẽ bruſler, & ſans qu'on y mettre de l'eau pour l'eſteindre, ſeulement en n'y

mettant plus de bois,n'ayant plus
que cõſumer,il ſe cõſume ſoy-meſ
me,& deuient ſans forme aucune,
& n'eſt plus feu : Pareillement les
Tyrans,plus ils pillent,plus ils exi
gent,plus ils ruinẽt & deſtruiſent,
plus on leur baille:plus on les ſert,
d'autãt plus ils ſe fortifient, & de-
uiennẽt touſiours pl' forts & plus
frais, pour aneantir & deſtruire
tout .Et ſi on ne leur baille rien,ſi
ſi on ne leur obeyt point, ſans cõ-
battre,ſans frapper,,ils demeurẽt
nuds & desfaits,& ne font pl' rien:
ſinon que comme la racine,n'ayãt
plus d'humeur & aliment deuient
vne branche ſeiche & morte.

Les hardis,pour acquerir le biẽ
qu'ils demãdent,ne craignẽt point
le danger, les aduiſez ne refuſent
point

point la peine. Les lasches & engourdis ne sçauent ni endurer le mal, ni recouurer le bien. Ils s'arrestent en cela, de le souhaiter, & la vertu d'y pretendre leur est ostee par leur lascheté, le desir de l'auoir leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volõté, est commune aux sages & aux indiscrets, aux courageux & aux couards, pour souhaiter toutes choses, qui estãs acquises, les rendroyẽt heureux & contens. Vne seule en est à dire, en laquelle ie ne sçay cõme nature defaut aux hommes, pour la desirer. C'est la liberté, qui est toutesfois vn bien si grãd, & si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennẽt à la file, & les biens mesmes qui demeurẽt apres elle, perdẽt entiere-

ment leur gouſt & ſaueur, corrompus par la ſeruitude. La ſeule liberté, les hõmes ne la deſirent point: non pas pour autre raiſon (ce mẽ ſemble) ſinon pource que s'ils la deſiroyẽt, ils l'auroyent: cõme s'ils refuſoyent faire ce bel acqueſt ſeulement, par ce qu'il eſt trop aiſé.

Pauures gẽs & miſerables, peuples inſenſez, natiõs opiniaſtres en voſtre mal, & aueugles en voſtre bien, vous vous laiſſez emporter deuãt vous le plus beau & le plus clair de voſtre reuenu: piller vos chãps, voller vos maiſõs, & les deſpouiller des meubles anciens & paternels! vous viuez de ſorte, que vous pouuez dire, que rien n'eſt à vous. Et ſembleroit, que meshuy ce vous ſeroit grand heur, de tenir

à moi-

à moitié vos biens, vos familles, & vos vies: & tout ce desgast, ce malheur, ceste ruine vous viẽt, nõ pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, & de celuy que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grãdeur duquel voꝰ ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux maĩs, n'a qu'vn corps, & n'a autre chose que ce qu'à le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes: sinon qu'il a plus que vous tous, c'est l'auantage que vous luy faites, pour vous destruire. D'où a-il prins tãt d'yeux? d'où vous espie-il, si vous ne les luy dõnez? Cõment a-il tant

de mains pour vous frapper,s'il ne les prēd de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a-il, s'ils ne sont des vostres? Cōme a il aucū pouuoir sur vous,que par vous autres mesmes? Cōmēt vous oseroit-il courir sus,s'il n'auoit intelligēce auec vous? Que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez recelleurs du larrō qui vous pille? complices du meurtrier qui vous tue, & traistes de vous-mesmes? vous semez vos fruits, afin qu'il en face le desgast. Vous meublez & rēplisses vos maisons,pour fournir à ses voleries. vous nourrissez vos filles,afin qu'il ait dequoy saouler sa luxure. vous nourrissez vos enfās, afin qu'il les meine,pour le mieux qu'il leur face,en ses guerres: qu'il
les

les meine à la boucherie : qu'il les face les ministres de ses conuoitises, les executeurs de ses vengeances. Vous rõpez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, & se veautrer dans les sales & vilains plaisirs. Vous-vous affoiblissez, afin de le faire plus fort & roide, à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez, que les bestes mesmes, ou ne sẽtiroyẽt point, ou n'ẽdureroyẽt point, vo' pouuez vous en deliurer, si vous essayez, nõ pas de vous en deliurer, mais seulemẽt de le vouloir faire. Soyez resolus de ne seruir plus, & vous voila libres. Ie ne veux pas que vous le poussiez, ny le brãsliez, mais seulemẽt ne le soustenez plus, & vous le

verrez,cõme vn grãd Colosse,à qui on a desrobbé la base, de sõ poids mesmes fondre en bas,& se rõpre.

Mais certes les medecins cõseil lent biẽ, de ne mettre pas la main aux playes incurables : & ie ne fay pas sagement, de vouloir en cecy conseiller le peuple , qui a perdu long temps y a toute conoissance, & duquel , puis qu'il ne sent plus son mal,cela seul mõstre assez,que sa maladie est mortelle. Cerchons dõc par cõiecture, si nous en pouuons trouuer, cõment s'est ainsi si auãt enracinee ceste opiniastre volonté de seruir,qu'il semble maintenãt,que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement cela est,cõme ie croy, hors de nostre doute, que si

nous viuions auec les droits que Nature nous a dõnez, & les enseignemẽs qu'elle nous apprẽd, nous seriõs naturellemẽt obeissans aux parẽts, suiets à la raison & serfs de personne, de l'obeissance que chacun, sans autre aduertissemẽt que de son naturel, porte à ses peres & meres. Tous les hõmes en sont tesmoins, chacun en soy & pour soy, de la raison si elle naist auec nous, ou nõ: qui est vne questiõ debatue au fõd par les Academiques, & touchee par toute l'eschole des Philosophes. Pour ceste heure ie ne penserois poĩt faillir, en croyãt, qu'il y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui entretenue par bon cõseil & coustume, fleurit en vertu; & au contraire, souuẽt ne

pouuãt durer cõtre les vices ſurue
nus, eſtouffee s'auorte. Mais certes
s'il y a rien de clair & d'apparẽt en
la Nature, & en quoy il ne ſoit pas
permis de faire l'aueugle, c'eſt cela
que Nature, le miniſtre de Dieu,
& la gouuernãte des hõmes, nous
a tous faits de meſme forme, & cõ
me il ſemble, à meſme moule, afin
de nous entreconoiſtre tous pour
cõpagnons, ou pluſtoſt freres. Et
ſi faiſant les partages des preſens
qu'elle nous dõnoit, elle a fait quel
ques auãtages de ſon bien, ſoit au
corps ou à l'eſprit, aux vns plus
qu'aux autres: ſi n'a-elle pourtant
entendu nous mettre en ce mõde,
comme dãs vn cãp clos, & n'a pas
enuoyé icy bas les pl' forts & plus
aduiſez, cõme des brigands armez
dans

dans vne forests, pour y gourmander les plus foibles. Mais plustost faut il croire, que faisant ainsi aux vns les parts plus grãdes, & aux autres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affectiõ, afin qu'elle eust où s'employer, ayãs les vns puissance de dõner aide, & les autres besoin d'en receuoir. Puis donc que ceste bõne mere nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logez aucunemẽt en vne mesme maison, nous a tous figurez en mesme paste, afin que chacũ se peust mirer, & quasi reconoistre l'vn dãs l'autre: si elle nous a tous en commun donné ce grand present de la loix & de la parole, pour nous accointer & fraterniser d'auãtage, & faire par la com

mune & mutuelle declaration de nos pẽſees, vne cõmunion de nos volõtez: Et ſi elle a taſché par tous moyẽs de ſerrer & eſtraindre plus fort le nœud de noſtre alliance & ſocieté: ſi elle a monſtré en toutes choſes, qu'elle ne vouloit tãt nous faire tous vnis, que tous vns: Il ne faut pas faire doute, que nous ne ſoyons tous naturellement libres, puis que nous ſommes tous compagnons: & ne peut tõber en l'entendement de perſonne, que Nature ait mis aucun en ſeruitude, nous ayant tous mis en cõpagnie.

Mais à la verité, c'eſt bien pour neãt de debattre, ſi la liberté eſt naturelle, puis qu'õ ne peut tenir aucũ en ſeruitude, ſans luy faire tort, & qu'il n'y a rien au monde ſi contraire

traire à la Nature(eſtant toute rai ſonnable)que l'iniure. Reſte donc de dire que la liberté eſt naturelle,& par meſme moyen (à mõ aduis) que nous ne ſommes pas ſeulemẽt nais en poſſeſſion de noſtre franchiſe,mais auſſi auec affection de la defendre. Or ſi d'auenture nous faiſons quelque doute en cela, & ſommes tant abaſtardis, que ne puiſſions reconoiſtre nos biẽs, ni ſemblablement nos naïſues affections, il faudra que ie vous face l'honneur qui vous appartient, & que ie monte par maniere de dire, les beſtes brutes en chaire, pour vous enſeigner voſtre nature & cõditiõ. Les beſtes(ce m'aid'Dieu)ſi les hõmes ne font trop les ſourds, leur crient, Viue liberté. Pluſieurs

y en a d'entr'elles, qui meurent ſi toſt qu'elles ſont priſes. Cõme le poiſſon, qui perd la vie auſſi toſt que l'eau: pareillement celles-là quittent la lumiere, & ne veulent point ſuruiure à leur naturelle frã chiſe. Si les animaux auoyent entr'eux leurs rãgs & preeminences, Ils feroyẽt (à mon aduis) de liberté leur nobleſſe. Les autres, des plus grandes iuſques aux plus petites, lors qu'on les prẽd, font ſi grande reſiſtance d'ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles declarent aſſez, combien elles tiennẽt cher ce qu'elles perdent. Puis eſtãs priſes, nous dõnent tãt de ſignes apparẽs de la cõnoiſſance qu'elles ont de leur malheur, qu'il eſt bel à voir, que d'ores en là ce leur eſt plus lan guir

guir que viure, & qu'elles conti-
nuent leur vie, plus pour plaindre
leur aise perdu, que pour se plaire
en seruitude. Que veut dire autre
chose l'Elephant, qui s'estãt defen
du iusques à n'en pouuoir plus, n'y
voyant plus d'ordre, estant sur le
poinct d'estre prins, il enfonce ces
machoires, & casse ses dents cõtre
les arbres, sinon que le grand desir
qu'il a de demeurer libre, cõme il
est nay, luy fait de l'esprit, & l'adui
se de marchander auec les chas-
seurs, si pour le pris de ses dents il
en sera quitte, & s'il sera receu à
bailler son yuoire, & payer ceste
rançõ pour sa liberté. Nous appa-
stons le cheual, deslors qu'il est
nay, pour l'appriuoiser à seruir: &
si ne le sauons-nous tãt flatter, que

quãd ce viẽt à le domter, il ne mor de le frein, qu'il ne rue cõtre l'espe ron, cõme (ce semble) pour monstrer à la nature, & tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre cõ trainte. Que faut-il donc dire?

Mesmes les bœufs sous les pieds du ioug geignent,

Et les oiseaux dãs la cage se plai gnent, comme i'ay dit ailleurs autres fois, passant le temps à nos rimes Françoises. Car ie ne craindrois point, escriuãt à toy (ô Longa) mesler de mes vers, desquels ie ne lis iamais, que pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne men faces glorieux. Ainsi dõc puis que toutes choses, qui ont sentiment deslors qu'elles l'ont, sentẽt

le mal de la suiection, & courent apres la liberté:puis que les bestes qui encores sont faites pour le seruice de l'homme, ne se peuuent accoustumer à seruir, qu'auec protestatiõ d'vn desir cõtraire: quel mal encontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay (de vray) pour viure franchement, de luy faire perdre la souuenance de son premier estre, & le desir de la reprendre?

Il y a trois sortes de Tyrans. Ie parle des meschans Princes. Les vns ont le Royaume par l'election du peuple, les autres par la force des armes, les autres par la succession de leur race. Ceux qui les ont acquis par le droit de la guerre, ils s'y portẽt ainsi qu'on conoit bien,

qu'ils sont, comme on dit, en terre de conqueste. Ceux qui naissent Roys, ne sont pas communément gueres meilleurs: ains estās nais & nourris dās le sang de la Tyrānie, tirēt auec le laict la nature du Tyran, & font estats des peuples qui sont sous eux, cōme de leurs serfs hereditaires: & selon la cōplexion, en laquelle ils sont plus enclins, auares, ou prodigues, tels qu'ils sōt, ils fōt du Royaume cōme de leur heritage. Celuy, à qui le peuple a donné l'estat, deuroit estre (ce me semble) plus supportable: & le seroit, cōme ie croy, n'estoit que dés lors qu'il se void esleué par dessus les autres en ce lieu, flatté par ie ne sçay quoy, que lon appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point.

point. Cõmunément, celuy là fait estat de la puissance que le peuple luy a baillee, de la rendre à ses enfans. Or deslors que ceux là ont prins ceste opinion, c'est chose estrãge, de cõbien ils passent en toutes sortes de vices, & mesmes en la cruauté, les autres Tyrnas. Ils ne voyẽt autre moyen, pour asseurer la nouuelle Tyrãnie, que d'estẽdre fort la seruitude, & estrãger tãt de suiets de la liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi pour en dire la verité, ie voy bien qu'il y a entr'eux quelque difference, mais de choix ie n'ẽ voy point: & estãs les moyens de venir aux regnes diuers, tousiours la façon de regner est quasi semblable. Les es-

leus, cõme s'ils auoyent prins des taureaux à domter, les traittent ainsi:les conquerans pensent en auoir droit, comme de leur proye: les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaues.

Mais à propos, si d'auenture il naissoit auiourdhuy quelques gẽs, tous neufs, nõ accoustumez à la subiettion, ny affriãdez à la liberté, & qu'ils ne sceussent que c'est ni de l'vn ni de l'autre, ni a grand'peine des noms: si on leur presentoit, ou d'estre suiets, ou viure en liberté, à quoy s'accorderoyẽt ils? Il ne faut pas faire difficulté, qu'ils n'aimassent trop mieux obeyr seulemẽt à la raison, que seruir à vn hõme: sinon possible que ce fussent ceux d'Israel, qui sans cõtrainte, ny sans aucun

aucun besoin, se firẽt vn tyrã: duquel peuple ie ne ly iamais l'histoire, que ie n'ẽ aye trop grãd despit, quasi iusques à deuenir inhumain, pour me resiouyr de tant de maux qui leur en aduindrẽt. Mais certes tous les hõmes, tãt qu'ils ont quelque chose d'hõme, deuãt qu'ils se laissent assuiettir, il faut l'vn des deux, ou qu'ils soyent cõtrains, ou deceus: contrains par les armes estrãgeres, cõme Sparte & Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factiõs, ainsi que la Seigneurie d'Athenes estoit deuant venue entre les mains de Pisistrat. Par tromperie perdent-ils souuent la liberté: & en ce ils ne sont pas si souuẽt seduits par autruy comme ils sont trompez par eux-mesme. Ainsi le

peuple de Syracuse, la maistresse ville de Sicile(q s'appelle auiourd'huy Saragosse)estãt pressee par les guerres,incõsiderément ne mettãt ordre qu'au danger, esleua Denys le premier,& luy donna charge de la cõduite de l'armee: & ne se donna garde, qu'elle l'eut fait si grãd, que ceste bonne piece là, reuenãt victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis,mais ses citoyens,se fit de Capitaine Roy, & de Roy Tyran. Il n'est pas croyable, cõme le peuple,destors qu'il est assuietty,tõbe soudain en vn tel & si profond oubly de la frãchise,qu'il n'est pas possible qu'il s'esueille pour la r'auoir,seruant si-ranchement,& tant volontiers, qu'on diroit à le voir, qn'il a, nõ pas perdu
sa

ſa liberté, mais ſa ſeruitude. Il eſt vray, qu'au cõmencement lon ſert contraint, & vaincu par la force: mais ceux qui viennent apres, n'ayans iamais veu la liberté, & ne ſachãs que c'eſt, ſeruent ſans regret, & font volontiers ce que leurs deuanciers auoyẽt fait par contrainte. C'eſt cela, que les hõmes naiſſent ſous le ioug, & puis nourris & eſleuez dans le ſeruage, ſans regarder plus auant, ſe contentans de viure, comme ils ſont nais, & ne penſãs point auoir d'autre droit, ni autre bien, que ce qu'ils ont trouué, ils prennent pour leur naturel l'eſtat de leur naiſſance. Et toutefois il n'eſt point d'heritier ſi prodigue & nonchalant, qui quelquefois ne paſſe les yeux dans ſes regiſtres,

pour entẽdre s'il iouyt de tous les droits de ſa ſucceſſion, ou ſi lon á rien entrepris ſur luy, ou ſon predeceſſeur. Mais certes la couſtume, qui a en toutes choſes grand pouuoir ſur nous, n'a en aucũ endroit ſi grãde vertu qu'en cecy, de nous enſeigner à ſeruir: & (cõme lõ dit de Mithridate, qui ſe fit ordinaire a boire le poiſon) pour nous aprẽdre à aualler, & ne trouuer pas amer le venin de la ſeruitude. Lon ne peut pas nier, que la nature n'ait en no⁹ bõne part, pour nous tirer là où elle veut, & nous faire dire ou bien ou mal naiz: mais ſi faut-il confeſſer, qu'elle a en nous moĩs de pouuoir que la couſtume: pource que le naturel, pour bon qu'il ſoit, ſe perd, s'il n'eſt entretenu: &

nu:& la nourriture nous fait touſiours de ſa façon, commẽt que ce ſoit, malgré la nature. Les ſemẽces de biẽ, que la nature met en nous, ſont ſi menues & gliſſãtes qu'elles n'endurẽt pas le moindre hurt de la nourriture contraire. Elles ne s'entretiennẽt pas plus aiſément, qu'elles s'abarſtardiſſent, ſe fondent, & viennẽt en rien: ne plus ne moins que les fruictiers, qui ont bien tous quelque naturel à part, lequel ils gardẽt biẽ, ſi on les laiſſe venir: mais ils le laiſſent auſſi toſt, pour ports d'autres fruicts eſtrangers, & nõ les leurs, ſelõ qu'on les ente. Les herbes ont chacune leur proprieté, leur naturel & ſingularité: mais toutefois le gel, le tẽps, le terrouer, ou la main du Iardinier,

ou adiousté t,ou diminuent beaucoup de leur vertu. La plãte qu'õ a veue en vn endroit, on est ailleurs empesché de la reconoistre. Qui verroit les Venetiens, vne poignee de gens, viuans si librement, que le plus meschant d'entr'eux ne voudroit pas estre Roy, & tout ainsi nais & nourris, qu'ils ne conoissẽt point d'autre ambitiõ, sinon à qui mieux aduisera à soigneusemẽt entretenir leur liberté: ainsi apprins & faits dãs le berceau, ils ne prendroyent point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre poinct de leur franchise. Qui aura veu, dy ie, ces personnages-là, & au partir de là s'ẽ ira aux terres de celuy, que nous appellõs le grãd seigneur, voyãt là des gẽs,

qui

qui ne peuuēt estre nais, que pour le seruir, & qui pour le maintenir abandonnent leur vie: penseroit-il que les autres & ceux-là eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas, que sortant d'vne cité d'hommes, il est entré dans vn parc de bestes? Lycurgus le policeur de Sparte, ayāt nourry (ce dit-on) deux Chiens tous deux freres, to' deux allaictez de mesme laict, l'vn engraissé à la cuisine, l'autre accoustumé par les chāps au sō de la trōpe & du huchet: voulāt monstrer au peuple Lacedemoniē, que les hōmes sont tels, que leur nourriture les fait, mit les deux Chiens en plein marché, & entr'eux vne souppe & vn lieure. l'vn courut au plat, & l'autre au lieure. Toutes-

fois (ce dit-il) si sont-ils freres. Dõcques celuy là auec ses loix & sa police nourrit & fit si biẽ les Lacedemoniens, que chascun d'eux eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de reconoistre autre Seigneur que la Loy & le Roy.

Ie pren plaisir de ramenteuoir vn propos, que tindrent iadis les fauoris de Xerxes, le grand Roy de Perse, touchant les Spartiates. Quãd Xerxes faisoit ses appareils de grande armee, pour cõquerir la Grece, il enuoya ses Ambassadeurs par les citez Gregoises, demander de l'eau & de la terre (c'estoit la façon que les Perses auoyẽt de sommer les villes) A Sparte ny à Athenes n'enuoya il point: pource que de ceux que Daire sõ pere y auoit

enuoyez pour faire pareille demã-de,les Spartiates & les Atheniens en auoyent ietté les vns dedans les fossez, les autres ils auoyẽt fait sauter dedans vn puits, leur disans, qu'ils prinssent là hardiment de l'eau & de la terre, pour porter à leur Prince. Ces gẽs ne pouuoyẽt souffrir, que de la moindre parole seulement on touchast à leur liberté. Pour en auoir ainsi vsé, les Spartiates couurent qu'ils auoyent encouru la haine des dieux mesmes, specialement de Thaltibie, dieu des herauts. Ils s'auiserent d'enuoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il fist d'eux à sa guise, & se paya de là pour les Ambassadeurs qu'ils auoyent tuez à

sõ Pere. Deux Spartiates, l'vn nõmé Specte, l'autre Bulis, s'offrirẽt de leur gré pour aller faire ce payement. Ils y allerẽt, & en chemin ils arriuerent au palais d'vn Perse, qu'õ appelloit Gidarne, qui estoit lieutenãt du Roy en toutes les villes d'Asie, qui sont sur la coste de la mer. Il les recueillit fort honorablement. Et apres plusieurs propos, tombans de l'vn en l'autre, il leur demanda, pourquoy ils refusoyẽt tãt l'amitié du Roy. Croyez (dit il) Spartiates, & conoissez par moy, comment le Roy sçait honorez ceux qui le valent, & pẽsez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme. Si voux estiez à luy, & qu'il vous eust conus, il n'y a celuy d'entre vous, qui ne fust Seigneur d'v-
ne

ne ville de Grece, En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurois dõner bon cõseil (dirent les Lacedemoniens) pource que le biẽ que tu nous prômets, tu l'as essayé, mais celuy dõt nous iouyssõs, tu ne sçais que c'est, tu as esprouué la faueur du Roy, mais de la liberté, quel goust elle a, combien elle est douce, tu n'en sçais rien. Or si tu en auois tasté toy-mesme, tu nous conseillerois de la defendre, nõ pas auec la lãce & l'escu, mais auec les dents & les ongles. Le seul Spartiate disoit ce qu'il faloit dire: mais certes & l'vn & l'autre disoyẽt, cõme ils auoyẽt esté nourris. Car il ne se pouuoit faire que le Perse eust regret à la liberté, ne l'ayãt iamais euë, ny que Lacedemonien endurast la suie-

ction, ayant gousté la franchise.

Caton l'Vtican, estant encores enfant & sous la verge, alloit & venoit souuent chez Sylla le Dictateur, tãt pource qu'à raison du lieu & maison, dont il estoit, on ne luy fermoit iamais les portes, qu'aussi ils estoyẽt proches parens. Il auoit tousiours son maistre quand il alloit, cõme auoyent accoustumé les enfãs de bõne part. Il s'apperceut que dãs l'hostel de Sylla, en sa presence, ou par son commãdement, on emprisonnoit les vns, on condamnoit les autres, l'vn estoit banny, l'autre estranglé, l'vn demãdoit le confisq d'vn citoyẽ, & l'autre la teste. En somme, tout y alloit, non comme chez vn Officier de la ville, mais comme chez vn Tyran du

peuple,

peuple, & c'estoit non pas vn parquet de iustice, mais vne cauerne de Tyrãnie. Ce noble enfant dit à son maistre. Que ne me donnez-vous vn poignard? Ie le cacheray sous ma robbe. I'entre souuẽt dãs la chãbre de Sylla, auant qu'il soit leué. I'ay le bras assez fort pour en depescher la ville. Voyla vrayemẽt vne parole appartenante à Caton. C'estoit vn commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et neantmois qu'on ne die ne son nõ ne son pays, qu'on cõpte seulemẽt le fait tel qu'il est, la chose mesme parlera, & iugera-on à belle auenture, qu'il estoit Romain, & nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, & lors qu'elle estoit libre. A quel propos tout cecy? Nõ pas

certes que i'estime que le pays & le terrouer parfacent rien. Car en toutes cõtrees, en tout air, est con traire la suiection, & plaisant d'estre libre.

Mais par ce que ie suis d'auis, qu'on ait pitié de ceux, qui en naissant se sont trouué le ioug au col, & que ou biẽ on les excuse, ou biẽ qu'on leur pardõne, si n'ayans iamais veu seulement l'ombre de la liberté, & n'ẽ estãs point aduertis, ils ne s'apperçoyuẽt point du mal que ce leur est d'estre esclaues. S'il y a quelques pays (cõme dit Homere) des Cimmeriens, où le Soleil se monstre autrement qu'à nous, & apres leur auoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillãs dans l'obscurité, sans les venir re-

uoir de l'autre demie annee : ceux qui naiſtroyent pendãt ceſte longue nuict, s'ils n'auoyẽt ouy parler de la clarté, s'esbahiroit on, ſi n'ayans point veu de iour, ils s'accouſtumoyẽt aux tenebres, où ils ſont nais, ſans deſirer la lumiere? On ne plaint iamais ce qu'on a iamais eu, & le regret ne viẽt point, ſinon apres le plaiſir, & touſiours eſt auec la conoiſſance du biẽ, & le ſouuenir de la ioye paſſee. Le naturel de l'hõme eſt bien d'eſtre franc, & de le vouloir eſtre: mais auſſi ſa nature eſt telle, que naturellemẽt il tiẽt le ply, que la nourriture luy dõne.

Diſons donc, Ainſi qu'à l'hõme toutes choſes luy ſont naturelles, à quoy il ſe nourrit & accouſtume, mais ſeulement celuy eſt natif, à

quoy sa nature simple, & non alteree l'appelle: ainsi la premiere raison de la seruitude volõtaire, c'est la coustume, cõme des plus braues courtaux qui au cõmencement mordent le frein, & puis apres s'en iouent: & là ou nagueres ils ruoyẽt contre la selle, ils se portent maintenãt dans le harnois, & tous fiers se gorgiasent sous la barde. Ils disẽt qu'ils ont esté tousiours suiets, que leurs peres ont ainsi vescu. Ils pẽsent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, & le fõt acroire par exemples: & fondent eu mesmes sur la lõgueur, la possession de ceux qui les tyrannisent. Mais pour vray les ans ne dõnent iamais droit de mal faire, ains aggrandissent l'iniure. Tousiours en demeure il quelques
vns

vns mieux nais que les autres, qui ſentẽt le poids du ioug, & ne ſe peuuẽt tenir de le crouller, qui ne s'apriuoiſent iamais de la ſuiectiõ, & qui touſiours, comme Vlyſſe qui par mer & par terre cherroit de voir la fumee de ſa caſe, ne ſe ſcauent garder d'aduiſer à leurs naturels priuileges, & de ſe ſouuenir des predeceſſeurs, & de leur premier eſtre. Ce ſont volõtiers ceux là, qui ayãs l'entendemẽt net, & l'eſprit clair voyãt, ne ſe contentent pas, comme le gros populas, de regarder ce qui eſt deuãt leurs pieds, s'ils n'auiſent & derriere & deuãt, & ne rameinẽt encores les choſes paſſees, pour iuger de celles du tẽps aduenir, & pour meſurer les preſentes. Ce ſont ceux, qui ayans

la teſte d'eux meſmes bien faite, l'ont encores polie par l'eſtude & ſauoir. Ceux là, quãd la liberté ſeroit entierement perdue, & toute hors du monde, l'imaginant & la ſentãt en leur eſprit, & encores la ſauourant, la ſeruitude ne leur eſt iamais de gouſt, pour ſi biẽ qu'on l'acouſtre.

Le grand Turc s'eſt bien aduiſé de cela, que les liures & la doctrine donnent plus que toute autre choſe, aux hõmes, le ſens de ſe reconoiſtre & de hayr la Tyrannie. I'entens qu'il n'a en ſes terres gueres de plus ſcauãs qu'il n'en demãde. Or communément le bon zele & affection de ceux qui ont gardé malgré le tẽps la deuotiõ à la franchiſe, pour ſi grãd nõbre qu'il y en

ait en demeure ſans effect pour ne s'entreconoiſtre point. La liberté leur eſt toute oſtee ſous le Tyran, de faire & de parler, & quaſi de pẽ ſer. Ils demeurẽt tous ſinguliers en leurs fantaſie. Et pourtant Momus ne ſe mocqua par trop, quand il trouua cela à redire en l'homme que Vulcã auoit fait, dequoy il ne luy auoit mis vne petite feneſtre au cœur, afin que par là lon peuſt voir ſes penſees. Lon a voulu dire que Brute & Caſſe, lors qu'ils firẽt l'entrepriſe de la deliurãce de Rome, ou pluſtoſt de tout le monde, ne voulurẽt point que Ciceron ce grand zelateur du bien public, s'il en fut iamais, fuſt de la partie, & eſtimerent ſon cœur trop foible pour vn fait ſi haut. Ils ſe fioyent

bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroyēt point de son courage. Et toutefois qui voudra discourir les faits du tēps passé, & les Annales anciennes, il s'en trouuera peu, ou point, de ceux qui voyās leur pays mal mené, & en mauuaises mains, ayans entreprins d'vne bonne intention de le deliurer, qu'ils n'en soyēt venus à bout, & que la liberté, pour se faire apparoistre ne se soit elle-mesme fait espaule. Harmode, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere & Dion, cōme ils ont vertueusement pēsé, l'executerent heureusemēt. En tel cas quasi iamais à bon vouloir ne defaut la fortune. Brute le ieune & Casse osterent bien heureusemēt la seruitude, mais en rameuāt la liberté,

berté, ils moururent, non pas miſe rablement. Car quel blaſme ſeroit ce de di e, qu'il y ait rien eu de mi ſerable en ces gens là, ny en leur mort, ny en leur vie? Mais certes au grãd dommage & perpetuel malheur, & entiere ruine de la Republique: laquelle certes fut, cõme il me ſemble, enterree auec eux. Les autres entrepriuſes, qui ont eſté faites depuis cõtre les autres Empereurs Romains, n'eſtoyent que des cõiurations de gẽs ambitieux, leſquels ne ſont pas à plaindre des inconueniens qui leur ſont aduenus: eſtant beĩ à voir, qu'ils deſiroyent, nõ pas d'oſter, mais de ruiner la Couronne, pretendãs chaſſer le Tyran, & retenir la tyrãnie. A ceux là ie ne voudrois pas meſ-

me qu'il leur en fust bien succedé: & suis contẽt, qu'ils ayent mõstré par leur exemple. qu'il ne faut pas abuser du sainct nom de la liberté, pour faire mauuaise entreprise.

Mais pour reuenir à mon propos, lequel i'auois quasi perdu, la premiere raison pourquoy les hõmes seruent volõtiers, est, ce qu'ils naissent serfs, & sont nourris tels. De ceste cy en vient vne autre, que aisément les gens deuiennent, sous les Tyrans, lasches & effeminez: dont ie sçay merueilleusemẽt bon gré à Hippocrates, le grand pere de la Medecine, qui s'en est prins garde, & là ainsi dit en l'vn de ses liures, qu'il intitule des maladies. Ce persõnage auoit certes le cœur en bon lieu, & le mõstra bien alors

que le grand Roy le voulut attirer pres de luy à force d'offres & grãs presens, & luy respondit franchement, qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guerir les Barbares, qui vouloyẽt tuer les Grecs, & de rien seruir par son art à luy qui entreprenoit d'asseruir la Grece. La lettre qu'il luy enuoya, se void encore auiourd'huy parmy ses autres œuures, & tesmoignera pour iamais de son bõ cœur, & de sa noble nature. Or il est donc certain, qu'auec la liberté tout à vn coup se pert la vaillãce. Les gens suiets n'ont point d'allegresse au cõbat, ny d'aspreté. Ils võt au danger cõme attachez, & tous engourdis, par maniere d'acquit: & ne sentent point bouillir dans le cœur,

l'ardeur de la frãchise, qui fait mespriser le peril, & donne enuie d'acheter par vne belle mort, entre ses compagnons, l'honneur de la gloire. Entre les gens libres, c'est à l'enuy à qui mieux mieux, chascun pour le bien cõmun, chascun pour soy: là où ils s'attendẽt d'auoir toute leur part au mal de la desfaite, ou au bien de la victoire. Mais les gens asseruis, outre ce courage guerrier, ils perdẽt encores en toutes autres choses la viuacité, & ont le cœur bas & mol, & sont incapables de toutes choses grãdes. Les Tyrans conoissent bien cela: & voyans qu'ils prennent ce ply, pour les faire mieux auachir encores leur y aident-ils.

Xenophon, historien graue, &

du premier rang entre les Grecs, a fait vn liuret, auquel il fait parler Simonide auec Hieron, le Roy de Syracuse, des miseres du Tyrã. Ce liure est plein de bonnes & graues remonstrãces, & qui ont aussi bonne grace, à mon aduis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que tous les Tyrãs, qui ont iamais esté, l'eussent mis deuãt les yeux, & s'en fussent seruis de mirouer. Ie ne puis pas croire, qu'ils n'eussent reconu leurs verrues, & eu quelque honte de leurs taches. En ce traitté il conte la peine, en quoy sont les Tyrãs qui sont contraints, faisans mal à tous, se craindre de tous. Entre autres choses il dit cela, que les mauuais Roys se seruent d'estrangers à la guerre, & les soudoyẽt, ne s'o-

ſans fier de mettre à leurs gẽs(auſquels ils ont fait tort)les armes en la main. Il y a eu de bons Roys,qui ont bien eu à leur ſolde des natiõs eſtranges,cõme des François meſmes, & plus encores d'autres fois qu'auiourd'huy: mais à vne autre intention, pour garder les leurs, n'eſtimãs rien de dommage de l'argent pour eſpargner les hommes. C'eſt ce que diſoit Scipion (ce croy ie,le grand Africain)qu'il aimeroit mieux auoir ſauué la vie à vn citoyen, que desfait cent ennemis. Mais certes cela eſt bien aſſeuré, que le Tyran ne penſe iamais, que ſa puiſſance luy ſoit aſſeuree, ſinon quãd il eſt venu à ce poinct, qu'il n'a ſous luy hõme qui vaille. Donques à bon droit luy dira-on

cela, que Thraſon en Terence ſe vance auoir reproché au maiſtre des Elephans.

Pour cela ſi braue vous eſtes,
Que vous auez charge des beſtes.

Mais ceſte ruſe des Tyrans d'abeſtir leurs ſuiets ne ſe peut pas conoiſtre plus clairemẽt, que par ce que Cyrus fit aux Lidiẽs, apres qu'il ſe fut emparé de Sardes, la maiſtreſſe ville de Lydie, & qu'il eut prins à mercy Creſus, ce tant riche Roy, & l'eut emmené captif quand & ſoy. On luy apporta les nouuelles que les Sardins s'eſtoyẽt reuoltez. Il les euſt biẽ toſt reduis ſous ſa main. Mais ne voulant pas mettre à ſac vne tant belle ville, ny eſtre touſiours en peine d'y tenir vne armee pour la garder, il s'ad-

uisa d'vn grād expedient pour s'en asseurer. Il y establit desbordeaux, des tauernes & ieux publics, & fit publier ceste ordonnance, que les habitans eussent à en faire estat. Il se trouua si biē de ceste garnison, qu'il ne luy falut iamais depuis tirer vn coup d'espee contre les Lydiens. Ces poures gens miserables s'amuserent à inuenter toutes sortes de ieux, si biē que les Latins en ont tiré leur mot, & ce que nous appellons Passe temps, ils l'appellent *L V D I*, cōme s'ils vouloyēt dire Lydi. Tous les Tyrans n'ont pas ainsi declaré si expres, qu'ils voulussent effeminer leur hōmes: mais pour vray ce que celuy la ordonna formellement, & en effect, sous main ils l'ont pourchassé la

plus-

plufpart. A la verité c'eft le naturel du menu populaire, duquel le nombre eft toufiours plus grand dans les villes. Il eft foufpecõneux à l'endroit de celuy qui l'aime, & fimple enuers celuy qui le trompe. Ne pẽfez pas qu'il y ait nul oifeau, qui fe prenne mieux à la pipee, ny poiffon aucun, qui pour la friãdife s'accroche pluftoft dãs le haim, que tous les peuples s'allechent viftemẽt à la feruitude, pour la moindre pleume, qu'on leur paffe (comme on dit) deuant la bouche. Et eft chofe merueilleufe, qu'ils fe laiffent aller ainfi toft, mais feulemẽt qu'on les chatouille. Les theatres, les ieux, les farces, les fpectacles, gladiateurs, les beftes eftrãges, les medailles, les tableaux, & autres

telles drogueries, estoyēt aux peuples anciens les appasts de la seruitude, le prix de leur liberté, les outils de la Tyrannie. Ce moyen, ceste pratique, ces allechemens auoyent les anciens Tyrās, pour endormir leurs anciēs suiets sous le ioug. Ainsi les peuples assottis, trouuans beaux ces passetēps, amusez d'vn vain plaisir, qui leur passoit deuāt les yeus, s'accoustumoyent à seruir aussi niaisemēt, mais plus mal, que les petis enfās, qui pour voir les luisans images des liures illuminez, apprennent à lire. Les Romains Tyrans s'aduiserēt encores d'vn autre poinct, de festoyer souuēt les dizaines publiques, abusant ceste canaille (cōme il faloit) qui se laisse aller, plus qu'à

toute chose, au plaisir de la bouche. Le plus entẽdu de tous n'eust pas quitté son escuelle de souppe, pour recouurer la liberté de la Republique de Platon. Les Tyrans faisoyẽt largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce: & lors c'estoit pitié d'ouyr crier, Viue le Roy. Les lourdauts n'aduisoyent pas, qu'ils ne faisoyent que recouurer vne partie du leur, & que cela mesme qu'ils recouuroyent, le Tyran ne leur eust peu donner, si deuãt il ne l'auoit osté à eux-mesmes. Tel eust amassé auiourd'huy le sesterce, tel se fust gorgé au festin public, en benissant Tibere & Neron de leur belle liberalité: qui le lendemain estant contraint d'abandõner ses biens à l'auarice,

ses enfans à la luxure, sõ sang mesmes à la cruauté de ces magnifiques Empereurs, ne disoit mot, nõ pl⁹ qu'vne pierre, & ne se remuoit nõ plus qu'vne souche. Tousiours le populas a eu cela. Il est au plaisir, qu'il ne peut honestement receuoir, tout ouuert & dissolu, & au tort & à la douleur, qu'il ne peut honestement souffrir, insensible. Ie ne voy pas maintenant personne, qui oyant parler de Neron, ne tremble mesme au sermon de ce vilain monstre, de ceste orde & salle beste. On peut biẽ dire qu'apres sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble peuple Romain en receut tel desplaisir, (se souuenant de ses ieux & festins) qu'il fut sur le poinct d'ẽ porter le dueil. Ainsi

l'a escrit Corneille Tacite auteur bon, & graue des plus, & certes croyable. Ce qu'on ne trouuera pas estrãge, si lon cõsidere, ce que ce peuple là mesme auoit fait à la mort de Iules Cæsar, qui donna congé aux Loix & à la liberté. Auquel personnage ils n'y ont (ce me semble) trouué rien qui valust que son humanité, laquelle, qu'oy qu'õ la preschast tant, fut plus dommageable, que la plus grãde cruauté du plus sauuage Tyrã qui fust onques. Pource qu'à la verité ce fut ceste venimeuse douceur, qui enuers le peuple Romain sucra la seruitude. Mais apres sa mort, ce peuple là, qui auoit encores à la bouche ses banquets, en l'esprit la souuenance de ses prodigalitez, pour

luy faire ses honneurs & le mettre en cendres, amõceloit à l'enuy les bancs de la place, & puis luy esleua vne Coulõne, comme au Pere du peuple (ainsi portoit le chapiteau) & luy fit plus d'hõneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en deuoit faire à homme du mõde: si ce n'estoit possible à ceux qui l'auoyent tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les Empereurs Romains, de prendre communémẽt le tiltre de Tribun du peuple, tãt pource que cest office estoit tenu pour sainct & sacré, que aussi il estoit estably pour la defense & protectiõ du peuple, & sous la faueur de l'estat. Par ce moyen ils s'asseuroyẽt, que ce peuple se fieroit plus d'eux, comme ils deuoyent encourir le nom, & non

pas ſentir les effects.

Au contraire auiourd'huy ne font pas beaucoup mieux, ceux qui ne font mal aucun, meſmes de consequẽce, qu'ils ne facent paſſer deuant quelque ioly propos du bien commun & ſoulagement public. Car vous ſcauez bien (ô Longa) le formulaire, duquel en quelques endroits ils pourroyent vſer aſſez finement. Mais en la pluſpart certes il n'y peut auoir aſſez de fineſſe, là où il y a tãt d'impudẽce. Les Roys d'Aſſyrie, & encores apres eux ceux de Mede, ne ſe preſentoyent en public, que le plus tard qu'ils pouuoyent, pour mettre en doute ce populas, s'ils eſtoyent en quelque choſe plus qu'hommes, & laiſſer en ceſte reſuerie les gens, qui

ſont volõtiers les imaginatifs, aux choſes dequoy ils ne peuuent iuger de veuë. Ainſi tant de nations, qui furent aſſez long tẽps ſous ceſt Empire Aſſyrien, auec ce myſtere s'acouſtumerent à ſeruir, & ſeruoyent plus volontiers, pour ne ſauoir quel maiſtre ils auoyẽt, ny à grand' peine s'ils en auoyent: & craignoyent tous à credit vn que perſõne n'auoit veu. Les premiers Roys d'Egypte ne ſe monſtroyent gueres, qu'ils ne portaſſent tantoſt vne branche, tantoſt du feu ſur la teſte, & ſe maſquoyent ainſi, & faiſoyent les baſteleurs: & en ce faiſant, par l'eſtrangeté de la choſe, ils donnoyent à leurs ſuiets quelque reuerence & admiration: ou aux gẽs, qui n'euſſent eſté ou trop

ſots,ou trop aſſeruis, ils n'euſſent appreſté(ce m'eſt aduis) ſinon paſſe-tẽps & riſee. C'eſt pitié d'ouyr parler,de cõbien de choſes les Tyrans du temps paſſé faiſoyent leur profit , pour fonder leur Tyrãnie: de combien de petis moyens ils ſe ſeruoyent grandemẽt,ayans troué ce populas fait à leur poſte:auquel ils ne ſcauoyent tendre filé, que ils ne s'y vinſſent prendre,duquel ils ont eu touſiours ſi bõ marché de tromper,qu'ils ne l'aſſuiettiſſoyent iamais tãt,que lors qu'ils s'en mocquoyent le plus.

Que diray-ie d'vne autre belle bourde , que les peuples anciens prindrent pour argent cõtant? Ils creurent fermement , que le gros doigt d'vn pied de Pyrrhus , Roy

des Epirotes, faiſoit miracles, & guariſſoit les malades de la rate. Ils enrichirent encore mieux le compte, que ce doigt, apres qu'on eut bruſlé tout le corps mort, s'eſtoit trouué entre les cendres, s'eſtant ſauué maugré le feu. Touſiours ainſi le peuple s'eſt fait luymeſmes les menſonges, pour puis apres les croire. Prou de gẽs l'ont ainſi eſcrit, mais de façon, qu'il eſt à bel voir, qu'ils ont amaſſé cela des bruits des villes, & du vilain parler du populaire. Veſpaſian reuenãt d'Aſſyrie, & paſſant par Alexãdrie pour aller à Rome s'emparer de l'Empire, fit merueilles. Il redreſſoit les boiteux, il rendoit clair voyant les aueugles: & tout plein d'autres belles choſes, auſquelles

quelles

quelles qui ne pouuoit voir la faute qu'il y auoit, il estoit (à mon aduis) plus aueugle, que ceux qu'il guerissoit. Les Tyrans mesmes trouuoyent fort estrange, que les hõmes peussent endurer vn homme leur faisant mal. Ils vouloyent fort se mettre la religion deuant pour garde corps, & s'il estoit possible, empruntoyent quelque eschãtillon de diuinité, pour le soustien de leur meschãte vie. Doncques Salmonee, si lon croid à la Sibille de Virgile, & son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gens, & auoir voulu faire du Iupiter, en rẽd maintenant compte où elle le vid en l'arriere-enfer,

Souffrant cruels tourmens, pour vouloir imiter

Les tonnerres du ciel, & feux de
Iupiter.
Dessus quatre coursiers cestuy alloit branlant
(Haut monté) dans son poing vn grand flambeau brulant
Par les peuples Gregeois, & dans le plein marché
De la ville d'Elide, haut il auoit marché,
En faisant sa brauade, mais il entreprenoit
Sur l'honneur, qui sans plus aux dieux appartenoit.
L'insensé, qui l'ourage & foudre inimitable
Contrefaisoit (d'airain, & d'vn cours effroyable
De cheuaux corne-pieds) du pere tout puissant:

Lequel,

Lequel, bien tost apres, ce grand mal punissant,
Lança, non vn flambeau, non pas vne lumiere
D'vne torche de cire, auecques sa fumiere,
Mais par le rude coup d'vne horrible tempeste,
Il le porta là bas, les pieds par dessus teste.

Si celuy, qui ne faisoit que le sot, est à ceste heure si bien traitté là bas, ie croy que ceux qui ont abusé de la Religiõ pour estre meschans, s'y trouueront encores à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France ie ne sçay quoy de tel, des crapauts, des fleurs de lis, l'Ampoule, l'Oriflan. Ce que de ma part,

comment qu'il en soit, ie ne veux pas encores mescroire, puis que nous & nos ancestres n'auons eu aucune occasion de l'auoir mescreu, ayans tousiours eu des Roys si bons en la paix, si vaillans en la guerre, qu'encores qu'ils n'aissent Roys, si semble-il qu'ils ont esté nō pas faits comme les autres par la nature, mais choisis par le Dieu tout-puissant, deuant que naistre pour le gouuernement & la garde de ce Royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne voudrois-ie pas entrer en lice, pour debatre la verité de nos histoires, ny l'eplucher si priuément pour ne tollir ce bel estat, ou se pourra fort escrimer nostre poësie Frāçoise, maintenant non pas acoustree, mais,

cõme il femble, faite toute à neuf, par noftre Ronfard, noftre Baif, noftre du Bellay, qui en cela auancent bien tãt noftre lãgue, que i'ofe efperer, que bien toft les Grecs ny les Latins n'aurõt gueres pour le regard deuant nous, finon poffible que le droit d'aifneffe. Et certes ie ferois grãd tort à noftre rithme (car i'vfe volontiers de ce mot, & il ne me defplait) pource qu'encores que plufieurs l'euffent rendue mechanique, toutesfois ie voy affez de gens, qui font à mefmes pour la r'anoblir, & luy rendre fon premier honneur. Mais ie luy ferois, dy-ie, grand tort de luy ofter maintenant ces beaux comptes du Roy Clouis, aufquels defia ie voy, ce me femble, combien plaifam-

ment, combien à son aise s'y esgayera la veine de nostre Rõsard en sa Franciade. l'entens sa portee, ie conois l'esprit aigu, ie sçay la grace de l'homme. Il fera ses besongnes en l'Oriflan, aussi bien que les Romains de leurs Auciles, *&* *des bonclicrs du ciel en bas iettez,* ce dit Virgile, Il mesnagera nostre Ampoule aussi bien que les Atheniens leur panier d'Erisicthone. Il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerue. Certes ie serois outrageux de vouloir desmẽtir nos liures, & de courir ainsi sur les terres de nos Poëtes. Mais pour reuenir d'où ie ne sçay comment i'auois d'estourné le fil de mon propos, a-il iamais esté que les Tyrãs, pour s'asseurer, n'ayent tous-

touſiõurs taſché d'acouſtumer le peuple enuers eux, non pas ſeulement à l'obeiſſance & ſeruitude, mais encores à deuotion? Dõques ce que i'ay dit iuſques icy, qui apprẽd les gens à ſeruir volõtiers, ne ſert gueres aux tyrans, que pour le menu & groſſier populaire. Mais maintenant ie viens à mon aduis à vn poinct, lequel eſt le ſecret & le reſourd de la domination, le ſouſtien & fondement de la Tyrãnie. Qui penſe que les hallebardes des gardes, l'aſſiette du guet, garde les Tyrans, à mon iugement ſe trompe fort: ils s'en aydent, comme ie croy, plus pour la formalité & eſpouuantail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les Archers gardent d'entrer dãs les Palais les mal habiles,

qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez, qui peuuent faire quelque entreprise. Certes des Empereurs Romains il est aisé à cõpter, qu'il n'y en a pas eu tant, qui ayent eschappé quelque dãger par le secours de leurs Archers, cõme de ceux là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes des gens à cheual, ce ne sont pas les compagnies des gens à pied, ce ne sont pas les armes, qui defendent le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup: toutesfois il est vray. Ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiẽnent le Tyran, quatre ou cinq qui luy tiennẽt le pays tout en seruage. Tousiours il a esté, que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, & s'y sont appro-

chez d'eux-mesmes, ou bien ont esté appellez par luy, pour estre les complices de ses cruautez, les compagnons de ses plaisirs, macquereaux de ses voluptez, & communs au bien de ses pilleries. Ces six addressent si biē leur chef, qu'il faut pour la societé, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetez, mais encores des leurs. Ces six ont six cens, qui profitent sous eux, & font de leurs six cens ce que les six font au Tyran. Ces six cens tiennent sous eux six mille, qu'ils ont esleuez en estat, ausquels ils ont fait donner, ou le gouuernement des prouinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur auarice & cruauté, & qu'ils l'executēt

quand il ſera temps & facent tant de mal d'ailleurs, qu'ils ne puiſſent durer que ſous leur ombre, ny s'e-xempter que par leur moyen des loix & de la peine. Grande eſt la ſuyte, qui vient apres de cela. Et qui voudra s'amuſer à deuuyder ce filet, il verra, que non pas les ſix mille, mais les cent mille, les millions, par ceſte corde, ſe tiennent au Tyran, s'aydant d'icelle, comme en Homere Iupiter qui ſe vante, s'il tire la chaine, d'amener vers ſoy tous les dieux. De là venoit la creuë du Senat ſous Iule, l'eſtabliſſement de nouueaux eſtats, election d'offices: non pas certes, à bien prendre, reformation de la iuſtice, mais nouueaux ſouſtiens de la Tyrannie. En ſomme lon en

vient là par les faueurs, par les gains, ou regains que lon a auec les Tyrãs, qu'il se trouue quasi autant de gens, auquels la tyrannie semble estre profitable, cõme de ceux, à qui la liberté seroit aggreable. Tout ainsi que les Medecins disent, qu'en nostre corps s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit il s'y bouge rien, il se vient aussitost rendre vers ceste partie vereuse: Pareillement deslors qu'vn Roy s'est declaré Tyran, tout le mauuais, toute la lie du Royaume, ie ne dy pas vn tas de l'arronneaux & d'essorillez, qui ne peuuẽt gueres faire mal ny bien en vne Republique: mais ceux qui sont tarez d'vne ardente ambition, & d'vne notable auari-

ce, s'amassent autour de luy, & le soustiennent, pour auoir part au butin, & estre sous le grād Tyran, tyrāneaux eux-mesmes. Ainsi font les grans volleurs, & les fameux coursaires. Les vns descouurent le pays, les autres cheualent les voyageurs, les vns sont en embusche, les autres au guet, les vns massacrent, les autres despouillent, & encores qu'il y ait entr'eux des preeminences, & que les vns ne soyent que valets, & les autres les chefs de l'assemblee, si n'en y a il à la fin pas vn, qui ne se sente du principal butin, au moins de la recerche. On dit bien que les Pyrates Siciliens ne s'assemblerent pas seulement si grand nombre, qu'il fallust enuoyer contr'eux Pompee

le grand, mais encores tirerent à
leur alliance plusieurs belles villes
& grandes citez, aux haures des-
quelles ils se mettoyant en grande
seureté, reuenant des courses, &
pour recompense leur bailloyent
quelque profit du recellement de
leurs pilleries.

Ainsi le Tyrã asseruit les suiets
les vns par le moyen des autres, &
est gardé par ceux, desquels, s'ils
valoyent rien, il se deuroit garder,
mais, comme on dit, pour fendre
le bois il se fait des coings du bois
mesme. Voyla ses Archers, voyla
ses gardes, voyla ses hallebardiers.
Il n'est pas qu'eux mesmes ne souf-
frent quelquefois de luy. Mais ces
perdus, ces abandonnez de Dieu
& des hõmes, sont contents d'en-

durer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en fait, mais à ceux qui en endurent comme eux, & qui n'en peuuent mais. Et toutesfois voyant ces gens-là, qui naquettēt le Tyran, pour faire leurs besongnes de sa Tyrannie, & de la seruitude du peuple, il me prend souuent esbahissemēt de leur meschanceté, & quelquefois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est-ce autre chose de s'approcher du Tyran, sinon que de se tirer plus arriere de leur liberté, & (par maniere de dire) serrer à deux mains & embrasser la seruitude. Qu'ils mettent vn petit à part leur ambition, qu'ils se deschargent vn peu de leur auarice: & puis qu'ils se regardent eux-mesmes,

mes, qu'ils se reconoissent, & ils verront clairement, que les villageois, les paysans, lesquels tant qu'ils peuuẽt, ils foullẽt aux pieds, & en font pis que des forsats ou esclaues: ils verrõt, dy-ie, que ceux-là ainsi mal menez, sont toutesfois au pris d'eux fortunez, & aucunement libres. Le laboureur & l'artisan, pour tant qu'ils soyent asseruis, en sont quittes, en faisant ce qu'on leur dit. Mais le Tyran void les autres qui sont pres de luy, coquinans & mendians sa faueur. Il ne faut pas seulement qu'ils facẽt ce qu'il dit, mais qu'ils pensent ce qu'il veut, & souuent, pour luy satisfaire, qu'ils preuiennent encores ses pensees. Ce n'est pas tout à eux de luy obeyr, il faut encores

luy complaire, il faut qu'ils se rompent, qu'ils se tourmentent, qu'ils se tuent à trauailler en ses afaires, & puis qu'ils se plaisent de sõ plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel. Il faut qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeux: qu'ils n'ayent ni eux, ni pieds, ni mains, que tout ne soit au guet, pour espier ses volontez, & pour descouurir ses pensees. Cela est-ce viure heureusement? Cela s'appelle-il viure? Est-il au monde rien si insupportable que cela? Ie ne dy pas à vn homme bien nay, mais seulement à vn qui ait le sens commun, ou sans plus la face d'vn homme. Quelle condition est plus misera-

ferable, que de viure ainsi, qu'on n'ait rien à soy, tenãt d'autruy son aise, sa liberté, son corps, & sa vie?

Mais ils veulẽt seruir, pour gaigner des biens: comme s'ils pouuoyent rien gaigner qui fust à eux, puis qu'ils ne peuuent pas dire d'eux, qu'ils soyent à eux-mesmes. Et comme si aucun pouuoit rien auoir de propre sous vn Tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eux, & ne se souuiennent pas, que ce sont eux, qui luy donnent la force, pour oster tout à tous, & ne laisser rien, qu'on puisse dire estre à personne. Ils voyent que rien ne rend les hommes suiets à sa cruauté, que les biens: qu'il n'y a aucun crime enuers luy digne de mort, que le dequoy: qu'il n'aime que les

richeſſes:ne desfait que les riches, qui ſe viennent preſenter comme deuant le boucher, pour s'y offrir ainſi pleins & refaits, & luy en faire enuie. Ces fauorits ne ſe doyuẽt pas tant ſouuenir de ceux, qui ont gaigné autour des Tyrans beaucoup de biẽs, comme de ceux, qui ayans quelque temps amaſſé, puis apres y ont perdu & les biens & la vie. Il ne leur doit pas venir en l'eſprit, combien d'autres y ont gaigné de richeſſes, mais combiẽ peu ceux-là les ont gardees. Qu'on deſcouure toutes les anciennes hiſtoires, qu'on regarde toute celle de noſtre ſouuenãce, & on verra tout à plein, combien eſt grand le nombre de ceux qui ayans gaigné par mauuais moyens l'oreille des Prin

ces,

ces,& ayans ou employé leur mau uaiſtié, ou abuſé de leur ſimpleſſe, à la fin par ceux-là meſmes ont eſté aneantis, & autant qu'ils auoyent trouué de facilité, pour les eſleuer, autant puis apres y ont-ils trouué d'inconſtance pour les y conſeruer. Certainemẽt en ſi grãd nõbre de gens, qui ont eſté iamais pres des mauuais Roys, il en eſt peu, ou comme point, qui n'ayent eſſayé quelquefois en eux-meſmes la cruauté du Tyran, qu'ils auoyẽt deuant attiſee contre les autres, le plus ſouuent s'eſtãs enrichis, ſous ombre de ſa faueur, des depouilles d'autruy, ils ont eux meſmes enrichy les autres de leur deſpouille.

Les gens de biẽ meſme, ſi quelquefois il s'en trouue quelcun ai-

mé du Tyran, tant soyent-ils auāt en sa grace, tant reluise en eux la vertu & integrité, qui voire aux plus meschans donné quelque reuerence de soy, quand on la void de pres: mais les gens de bien mesmes ne sauroyent durer, & faut qu'ils se sentent du mal commun, & qu'à leurs despens ils esprouuent la Tyrannie. Vn Seneque, vn Burre, vn Trazee, ceste terne de gens de bien, desquels mesme les deux leur mauuaise fortune les approcha d'vn Tyran, & leur mit en main le maniement de ses afaires: tous deux estimez de luy, & cheris, & encores l'vn l'auoit nourry, & auoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance: mais ces trois là sont suffisans tesmoins

par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faueur des mauuais maistres. Et à la verité, quelle amitié peut-on esperer en celuy, qui a bien le cœur si dur, de hayr son Royaume, qui ne fait que luy obeyr? & lequel, pour ne se sauoir pas encores aimer s'appourit luy-mesme, & destruit sõ Empire.

Or si on veut dire, que ceux-là pour auoir biẽ vescu sont tombez en ces inconueniens, qu'on regarde hardiment autour de celuy-là mesme, & on verra, que ceux qui vindrent en sa grace, & s'y maintindrent par meschancetez, ne furent pas de plus longue duree. Qui a ouy parler d'amour si abandõnee, d'affection si opiniastre? Qui a iamais leu d'homme si obstinément

acharné enuers femme, que de celuy là enuers Poppee? Or fut-elle apres empoisonnee par luy mesme. Agrippine sa mere auoit tué son mary Claude, pour luy faire place en l'Empire. Pour l'obliger elle n'auoit iamais fait difficulté de rien faire ny de souffrir. Donc son fils mesme, son nourrisson, son Empereur fait de sa main, apres l'auoir souuent faillie, luy osta la vie: & n'y eut lors personne, qui ne dist, qu'elle auoit fort bien merité ceste punition, si c'eust esté par les mains de quelque autre, que de celuy qui la luy auoit baillee. Qui fut onques plus aisé à manier, plus simple, pour le dire mieux, plus vray niaiz, que Claude l'Empereur? Qui fut onques plus coiffé

de femme, que luy de Messaline? Il la mit en fin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aux Tyrans, s'ils en ont à ne sauoir bien faire. Mais ie ne say comment à la fin, pour vser de cruauté, mesmes enuers ceux qui leur sont pres, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esueille. Assez commũ est le beau mot de cestuy-là, qui voyãt la gorge descouuerte de sa femme, qu'il aimoit le plus, & sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu viure, il la caressa de ceste belle parole, Le beau col sera tantost couppé, si ie le cõmande. Voyla pourquoy la plusspart des Tyrans anciens estoyent communément tuez par leurs fauorits: qui ayans conu la nature de la Ty-

rannic,ne ſe pouuoyent tant aſſeu rer de la volonté du Tyran, cõme ils ſe desfioyent de ſa puiſſance. Ainſi fut tué Domitiã par Eſtienne, Cõmode par vne de ſes amies meſmes, Antonin par Marin,& de meſme quaſi tous les autres.

C'eſt cela, que certainement le Tyran n'euſt iamais aimé, ny n'aime. L'amitié, c'eſt vn nom ſacré, c'eſt vne choſe ſaincte, elle ne ſe met iamais qu'entre gens de bien, ne ſe prend que par vne mutuelle eſtime: elle s'entretient, non tant par vn bien fait, que par la bonne vie. Ce qui rend vn amy aſſeuré de l'autre, c'eſt la conoiſſance qu'il a de ſon integrité. Les reſpondans qu'il en a,c'eſt ſon bon naturel, la foy, & la conſtance. Il n'y peut a-
uoir

uoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'in iustice. Entre les meschans quand ils s'assemblent, c'est vn complot, non pas compagnie. Ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent. Ils ne sont pas amis, mais ils sont complices.

Or quãd bien cela n'empescheroit point, encores seroit-il malaisé de trouuer en vn Tyrã vne amour asseuree: par ce qu'estaut au dessus de tous, & n'ayant point de compagnõ, il est desia au delà des bornes de l'amitié, qui à sõ gibier en l'equité, qui ne veut iamais clocher, ains est tousiours esgale. Voy la pourquoy il y a bien (ce dit on) entre les volleurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sõt

pairs & compagnons, & que s'ils ne s'ētre aimēt, au moins ils s'entrecraignent: & ne veulent pas, en se desunissant, rēdre la force moindre. Mais du Tyran, ceux qui sont les fauorits, ne peuuent iamais auoir aucune asseurāce, de tāt qu'il a apprins d'eux mesmes, qu'il peut tout, & qu'il n'y a droit ni deuoir aucū qui l'oblige, faisant son estat de compter sa volōté pour raison, & n'auoir compagnō aucun, mais d'estre de tous maistre. Donques n'est-ce pas grand'pitié, que voyāt tant d'exemples apparents, voyāt le dāger si present, personne ne se vueille faire sage aux despēs d'autruy? & que tant de gens s'approchent si volōtiers des Tyrās, qu'il n'y ait pas vn, qui ait l'auisemēt &

la hardiesse de leur dire, ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon, qui faisoit le malade : Ie t'irois voir de bon cœur en ta tasniere: mais ie voy assez de trace de bestes, qui vont en auant vers toy, mais en arriere qui reuiẽne, ie n'en voy pas vne.

Ces miserables voyent reluirẽ les thresors du Tyran, & regardẽt tous estonnez les rayons de sa brauerie, & allechez de ceste clarté ils s'approchent, & ne voyent pas, qu'ils se mettent dans la flamme, qui ne peut fallir à les consumer. Ainsi le Satyre indiscret (comme disent les fables) voyant esclairer le feu trouué par le sage Promethé, le trouua si beau, qu'il l'alla baiser, & se brusler. Ainsi le Papil-

lon, qui esperant iouyr de quelque plaisir, se met dans le feu, pource qu'il reluit, il esprouue l'autre vertu, cela qui brusle, ce dit le Poëte Lucan. Mais encores mettons que ces mignons eschappent les mains de celuy qu'ils seruent. Ils ne se sauuent iamais du Roy, qui vient apres. S'il est bon, il faut rẽdre cõte & reconoistre au moins lors la raison. S'il est mauuais, & pareil à leur maistre, il ne sera pas, qu'il n'ait aussi bien ses fauorits, lesquels cõmunément ne sont pas contens d'auoir à leur tour la place des autres, s'ils n'ont encores le plus souuent & les biens & la vie. Se peut il dõc faire, qu'il se trouue aucun, qui en si grand peril, auec si peu d'asseurance, vueille prendre

ceſte malheureuſe place, de ſeruir en ſi grand' peine vn ſi dangereux maiſtre? Quelle peine, quel martyre eſt-ce, vray Dieu? Eſtre nuict & iour apres pour ſonger pour plaire à vn, & neantmoins ſe craindre de luy, plus que d'homme du monde: auoir touſiours l'œil au guet, l'oreille aux eſcoutes, pour eſpier d'où viendra le coup, pour deſcouurir les embuſches, pour ſentir la mine de ſes compagnons, pour aduiſer qui le trahit, rire à chaſcun, ſe craindre de tous, n'auoir aucun ni ennemy ouuert, ni amy aſſeuré: ayant touſiours le viſage riant & le cœur tranſy: ne pouuoir eſtre ioyeux, & n'oſer eſtre triſte?

Mais c'eſt plaiſir de conſiderer,

qu'eſt-ce qui leur reuient de ce grand tourment, & le bien qu'ils peuuent attendre de leur peine & de ceſte miſerable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il ſouffre, n'en accuſe pas le Tyran, mais ceux qui le gouuernent. Ceux-là, les peuples, les nations, tout le monde à l'enuy, iuſques aux payſãs, iuſques aux laboureurs, ils ſcauent leurs noms, ils deſchiffrent leurs vices: ils amaſſent ſur eux mille outrages, mille vilenies, mille maudiſſons. Toutes leurs oraiſons, tous leurs vœux ſont contre ceux-là. Tous les malheurs, toutes les peſtes, tuutes les famines, ils les leur reprochent: & ſi quelquefois ils leur font par apparence quelque honneur, lors meſmes ils les maugreent

greent en leur cœur, & les ont en horreur plus estrange, que les bestes sauuages. Voila la gloire, voila l'honneur qu'ils reçoyuenr de leur seruice enuers les gens, desquels quād chascun auroit vne piece de leurs corps, ils ne seroyent pas encores (ce semble) satisfaits, ni à demy saoulez de leur peine. Mais certes encores apres qu'ils sont morts, ceux qui viennent apres, ne sont iamais si paresseux, que le nom de ces Mange-peuples ne soit noircy de l'encre de mille plumes, & leur reputation deschiree dans mille liures, & les os mesmes, par maniere de dire, trainez par la posterité, les punissant encores apres la mort de leur meschante vie. Apprenons donques

quelquefois, apprenons à bien faire. Leuons les yeux vers le ciel, ou bien pour nostre hõneur, ou pour l'amour mesme de la vertu, à Dieu tout puissant, asseuré tesmoin de nos faits, & iuste Iuge de nos fautes. De ma part, ie pense bien, & ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu tout liberal & debonnaire, que la tyrannie: qu'il reserue bien là bas à part pour les Tyrans, & leurs complices, quelque peine particuliere.

***

FIN.

